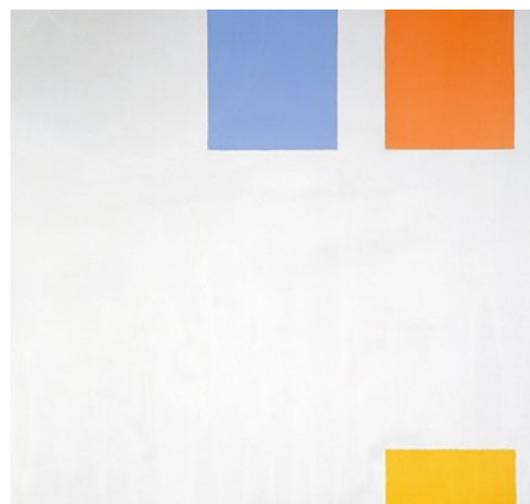
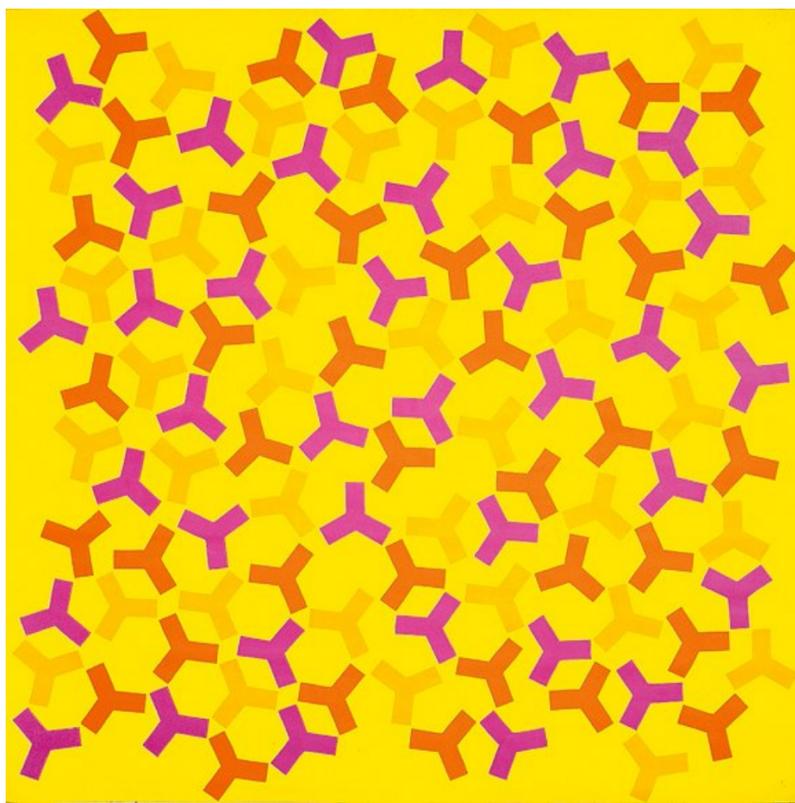


Arts et scènes



Géométries

Rosemarie Castoro, «Orange Ochre Purple Yellow Y», acrylique sur toile de 1965 (à gauche), et la sculpture «Land of Ladders», 1970 (au milieu en haut). Le peintre Martin Barré donnait à ses peintures de simples numéros d'inventaire, comme ici «57-50-B», 1957 (au milieu en bas), et «92B-128x124-G», 1992 (à droite).

COURT. THE ESTATE OF ROSEMARIE CASTORO, GALERIE THADDAEUS ROPAC / FONDATION GANDUR POUR L'ART/COURT. ARCHIVES MARTIN BARRÉ, PARIS © 2019, ADAGP, PARIS

Quand gestes et signes fondent le récit pictural

Le cycle d'automne du Mamco présente quatre artistes singuliers de l'après-guerre

Irène Languin
@Gazonee

Les accrochages de rentrée du Mamco (Musée d'art moderne et contemporain) s'accompagnent pour le public d'un agrément bienvenu. Durant un mois, une cafétéria, gérée par le bistro voisin «Ou bien encore», a pris place dans le hall d'entrée. Temporaire, cette offre pourtant banale dans une institution de cette envergure aura vertu d'expérience: «Une préfiguration de ce que serait le fonctionnement commun des surfaces d'accueil après rénovation, attendue dans un futur certes lointain», lance le directeur Lionel Bovier, lequel annonce que les discussions avec la Ville et les partenaires «avancent bien».

Une fois nourri, le visiteur trouvera l'occasion, dans les étages, de se sustenter l'esprit copieusement. Les expositions d'automne se consacrent en effet à pas moins de quatre artistes, actifs dès le début des années 50 ou 60. Elles invitent «à réfléchir sur la question du geste et du signe qui traverse» leur «démarche expérimentale issue de la peinture». Aux rétrospectives

vouées à l'Américaine Rosemarie Castoro et au Français Martin Barré s'ajoutent une présentation importante du travail d'Irma Blank et un ensemble d'œuvres d'Arnulf Rainer (lire ci-dessous).

Une étrange irrégularité visuelle

Alternant chapitres chronologiques et thématiques pensés par Julien Fonsaq, le parcours dédié à Rosemarie Castoro, née en 1939 à Brooklyn, compte plus de cent objets. Ce sont quelques mots dessinés par l'artiste le 3 novembre 1968 qui lui donnent son titre: «Time = space between appointment and meeting» (ndlr: «Le temps égale l'espace entre le rendez-vous et la rencontre»). Ils résumant assez bien une œuvre très entrecroisée, à la fois analytique, conceptuelle, poétique et inscrite dans la corporéité - tout en renvoyant au fait que le succès lui a échappé.

Formée à la chorégraphie, la New-Yorkaise s'engage physiquement dès ses premiers tableaux de 1964, les réalisant à même le sol dans un investissement horizontal de l'espace. Ces exercices abstraits sur grands formats présentent des motifs géométriques colorés, dotés d'une étrange irrégularité visuelle. L'année d'après, Rose-

marie Castoro conçoit d'amples monochromes au graphite, auxquels une exécution à gestes réguliers insufflé une intense vibration. Une expérience sans cesse renouvelée du corps, qu'elle fait éprouver à l'audience dans «Room revelation» en 1969, installation reproduite au Mamco: invité à pénétrer dans une pièce plongée dans le noir, on assiste à l'allumage progressif d'une ampoule à filament et à la projection de son ombre sur les murs.

Très vite, elle étend ses recherches au champ conceptuel, en usant du diagramme et du langage. Elle se sert du premier pour enregistrer ses humeurs ou faire un énigmatique «Portrait de Sol LeWitt avec donateur et amis», où figure une série de traits plus ou moins verticaux entre deux lignes parallèles; souvent, les phénomènes qu'elle tente de modéliser semblent excéder les possibilités du schéma. À l'aide du second, elle compose des poèmes, spatialisés sur papier quadrillé.

Durant ses quarante ans de carrière, l'Américaine a également produit bon nombre de sculptures, couramment sexualisées. Tel ce «Land of lashes» («Pays des cils»), aux airs de cortège animiste de mille-pattes, auquel répond un «Land of ladders»

(«Pays d'échelles»), sorte de forêt de sveltes espaliers dansants, dans un dialogue théâtralisé des genres.

Méthode, précision et concept

Méthode, précision et concept règnent sans partage sur l'entreprise picturale de Martin Barré. Éminemment mentale, la démarche du peintre français fait montre d'une belle cohérence, de ses débuts en 1954 à sa mort trente-neuf ans plus tard. «C'est un artiste très intellectuel, qui élabore ses tableaux à partir de grilles mathématiques», explique Clément Dirié, organisateur de cette rétrospective soutenue par la Fondation Gandur pour l'art. Mais il possède aussi un grand talent de coloriste, généreux et sensuel.

Peu familière du grand public - le musée genevois lui offre sa première exposition conséquente depuis trente ans -, l'œuvre de Martin Barré se découpe habituellement selon cinq périodes, que l'on retrouve dans les salles du 3^e étage du Mamco. Le premier moment constitue une synthèse inédite des héritages du début du XX^e siècle et de l'abstraction de l'après-guerre. Les toiles présentent, déjà, l'idée de la dynamique, du carré dans le carré et de la diagonale qui habitent le reste du corpus. Celui qui étudia aussi

l'architecture compose par récurrences et séries, auscultant continuellement l'espace, comme dans ce polyptyque où un dessin déploie son trait simple sur quatre toiles légèrement espacées et décalées.

Le Français explore une multitude de techniques. Il travaille successivement au couteau à palette, au tube de peinture et surtout, entre 1963 et 1967, à la bombe aérosol, faisant enregistrer à la toile son geste, sans contact. «C'est là son apport le plus connu et le plus révolutionnaire», souligne Clément Dirié. Après un épisode défini comme conceptuel, durant lequel il s'essaye à la photographie, il revient à la peinture en 1972. D'abord monochromes, ses tableaux se parent de couleurs, tout en demeurant fidèles à la rigueur formelle des zébrures, quadrillages et structures géométriques qui gouvernent un processus créatif opérant par couches. Dans une discrète solitude, Martin Barré n'a eu de cesse de développer un langage personnel où les tableaux sont autant de mots qui ne prennent leur sens qu'en relation avec les autres.

Rosemarie Castoro, Martin Barré, Irma Blank et Arnulf Rainer Jusqu'au 2 février 2020 au Mamco, 10, rue des Vieux-Grenadiers

Recouvrir les corps pour mieux les dire

● Grimaces, masques et grands esprits fascinent Arnulf Rainer. Depuis une soixantaine d'années, l'artiste autrichien né en 1929 a développé un art du «recouvrement» («Übermalung»), pour rendre un hommage courroucé aux maîtres de la peinture, du dessin ou de l'estampe. D'œuvres préexistantes, faites par des tiers ou par lui-même, il brouille le motif à l'huile, au crayon graphite ou à la cire, dans un geste rageur accompagné de cris. Il enduit des autoportraits au photomaton, où, sous le trait orageux, il apparaît tour à tour bouffon ou tragique;



«Unbekannt IV (Totenmaskenserie)», 1978. MAMCO, FONDS M. FOËX

masques mortuaires, croix, lithographies d'Henri Michaux ou reproductions de Goya se trouvent ensevelis par un pinceau qui à la fois cite et bafoue, dissimule et déclare. Organisée par Rainer Michael Mason, l'exposition réunit les 70 pièces de la donation faite au Mamco en souvenir du marchand genevois Michel Foëx. Ce fonds offre un heureux memento à une photographie reprise à l'huile et intitulée «Schreck (Sterne)» («Effroi (étoile)»), qui fut en 1976 l'une des premières acquisitions de l'AMAM, association à l'origine de la création du musée. I.L.

Le déracinement à l'épreuve des mots

● L'écrit et la langue la préoccupent jusqu'à l'obsession. Née à Celle, en Allemagne, en 1934, Irma Blank a vécu l'essentiel de sa vie en Italie. Cette expérience du déracinement et la découverte qu'il «n'existe pas de mot juste» la lancent dans un travail abstrait basé sur le processus d'écriture, dont elle fera l'œuvre de sa vie. Organisé par Johana Carrier et Joana Neves, l'accrochage du Mamco montre un grand ensemble de pièces de cette artiste rare. De ses premiers travaux, intitulés «Eigenschriften» («Autoécritures»), où elle noircit d'innombrables pages de signes



«Eigenschriften, sans titre», 1970. C. FAVERO/COURT. DEL'ARTISTE ET P.240

d'apparence textuelle, à «Gehen, Second Life», une série que, droitrière, elle réalise de la main gauche suite à un grave problème de santé en 2016, Irma Blank tente d'élaborer une forme «d'écriture universelle» qui libérerait la langue de son sens - elle va jusqu'à créer un alphabet de huit consonnes pour produire un idiome asémantique. Qu'elles soient retranscriptions typologiques de matériel imprimé ou lignes épurées dansant au rythme de la langue, les créations d'Irma Blank forment de délicats paysages manuscrits, à la fois familiers et impénétrables. I.L.